

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 1 (1973)

DOI: 10.11588/fr.2001.2.46944

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

sätze säkularisierter Ethik in der französischen Aufklärung erörtert. Er weist überzeugend nach, daß die Physiokraten einen nicht zu vernachlässigenden Einfluß auf die Geschehnisse der französischen Revolution gehabt hatten, indem er den Begriff der Physiokratie oder *économie politique* neu und weiter faßt. Die physiokratische Philosophie habe, so kann es Bach anhand der Schriften von Quesnay und Mercier demonstrieren, eine alternative und eigenständige ethische Gesellschaftslehre entwickelt. Zu Unrecht werde diese Philosophie auf einen zu eng gefaßten Ökonomiebegriff reduziert, der zu eng an den Ideen Adam Smiths orientiert sei. Indem Bach – differenzierter und damit überzeugender als es hier angedeutet werden kann – die Physiokraten und Condorcet als eine alternative Entwicklungslinie einer säkularisierten Ethik interpretiert, die er dann mit Rousseau und diesem folgend Robespierre kontrastiert, gelingt es ihm in der Tat, zwei divergente Ansätze einer säkularisierten Gesellschaftslehre herauszuarbeiten, die von der vorrevolutionären Zeit bis in die Auseinandersetzungen von Robespierres eigener Macht reichen. Dieses, an sich bereits bemerkenswerte Ergebnis seiner Deutung erlaubt Bach dann aber noch eine weiterführende Interpretation. »Der seit der Revolution andauernde Streit um die Auslegung der ›Déclaration des droits‹, so das bedeutende Ergebnis dieses Aufsatzes, »(...) dokumentiert auf seine Weise die Tatsache, daß der seinem Wesen nach im allgemeinen einseitig als Ringen der neuen (republikanischen) mit der alten (monarchischen) Ordnung mißverstandene Machtkampf um die Ziele der Revolution auch ein Kampf um alternative Grundwerte der politischen Ethik ist« (S. 467).

Insgesamt läßt sich sagen, daß mit dieser Festschrift zu Ehren Ulrich Rickens nicht nur ein bedeutender Band über die »Formen der Aufklärung und ihrer Rezeption« vorliegt, sondern daß sie auch ein weitgefächertes Bild über die unterschiedlichen Ansätze und Interessen der Forschung vermittelt, die sich diesem Thema widmet. Und doch sind es gerade die Beiträge, die sich wieder an umfassendere Interpretationsansätze oder Synthesen wagen, die diesem Band seine Bedeutung geben.

Peter SCHRÖDER, Oxford

Gerhard AMMERER, Hanns HAAS (Hg.), *Ambivalenzen der Aufklärung*. Festschrift für Ernst Wangermann, München (R. Oldenbourg) 1997, 279 p.

Ce volume d'hommages à Ernst Wangermann, spécialiste autrichien de l'histoire politique et sociale du XVIII^e siècle, est une contribution importante à notre connaissance de ce qu'on a coutume d'appeler le »josphisme«.

Le concept qui fournit le fil conducteur de l'ouvrage part d'une mise au point théorique et méthodologique: il s'agit de montrer non les »contradictions«, mais les »ambivalences« des Lumières autrichiennes à l'époque du josphisme. Constaté des contradictions reflète toujours d'une certaine façon une impuissance à appréhender rationnellement des aspects apparemment irréductibles les uns aux autres, par exemple la coexistence de tendances »éclairées« et »despotiques« dans telle ou telle réforme, ou l'attraction exercée par l'irrationalisme chez des penseurs par ailleurs ouvertement rationalistes. Parler d'»ambivalences«, c'est inviter à mettre ces ambiguïtés en perspective, en les confrontant aux conditions données par les réalités dans lesquelles elles s'inscrivent. A-t-on assez dit que le josphisme ne fut guère autre chose qu'une timide et maladroite imitation, en partie inaboutie, de l'absolutisme éclairé sous sa forme prussienne! On oubliait tout simplement que l'Autriche n'était pas la Prusse – et que Joseph II, tout d'abord, avait reçu une toute autre éducation que son »cousin de Brandebourg«. Et aussi que ses Etats n'appartenaient pas tous au Saint-Empire, mais étaient constitués d'un ensemble de »nations« ethniquement, historiquement, économiquement, socialement et culturellement fort différentes. Introduire les »Lumières« en »Autriche« ne pouvait signifier imiter un Etat territorial, lui-même certes divers en beau-

coup de points, mais qui se développait dans un cadre dont les structures transversales présentaient de forts points de convergence, liés à une langue et à des références intellectuelles communes. La situation périphérique de la monarchie habsbourgeoise devait nécessairement peser sur toute pratique réformatrice.

Le volume se divise en quatre parties: Société et Etat, Le droit et la loi, La religion et l'Eglise, Les intellectuels (*Intelligenz*) et la littérature. Ainsi est balayé tout le champ des réformes josphistes, tant au niveau des réalisations qu'à celui d'aspirations liées à la constitution et à l'émancipation des réseaux de communication intellectuelle.

Toutes les contributions sont centrées sur le concept d'«ambivalence» et remettent en question la pertinence pour l'Autriche de l'expression d'«absolutisme éclairé». L'absolutisme autrichien, voulait-il se réformer, devait prendre en compte les réformes déjà introduites dès la fin du XVII^e siècle, que le josphisme prolonge en partie. Cela explique que les réformes d'Haugwitz, par exemple, ne peuvent être dites à proprement parler «éclairées» au sens où elles auraient visé purement et simplement à une émancipation: elles relèvent aussi d'une rationalisation, elle-même déjà présente, par exemple, dans la France de Louis XIV et du Régent. En ce sens, Marie-Thérèse, trop longtemps considérée comme l'antithèse de son fils, en fut, sur bien des points, l'inspiratrice par nécessité. C'est de son règne que date, déjà, l'importance du rôle joué par les fonctionnaires dans le processus de réforme. C'est assez dire que l'idéal d'émancipation coexistait avec le souci du fonctionnement plus rationnel d'un ensemble par nature traversé de forces centrifuges difficilement maniables et, surtout, contrôlables. Cet aspect est évidemment présent aussi en Allemagne (et singulièrement en Prusse). Mais le problème essentiel de l'*Aufklärung* autrichienne est celui des conditions dans lesquelles pouvait s'exercer un absolutisme réformateur. Joseph II avait évidemment hérité des soucis de sa mère quant à la nécessité de renforcer (voire de créer) la cohésion de la monarchie habsbourgeoise sans en provoquer l'implosion. Si ses réformes se sont révélées par moment brutales, mal pensées, timides et autoritaires à la fois (cf. l'heureuse expression de F. A. J. SZÁBO: «l'énigme Joseph», p. 16), ce n'était pas seulement une question de caractère, mais aussi le produit d'une situation propre au pays qu'il devait gouverner. Il n'était donc que trop naturel que les courants réformateurs non seulement diffèrent dans leurs aspirations, mais se heurtent mutuellement: les uns étaient d'abord attachés à la rationalisation des structures étatiques, sociales, économiques, d'autres rêvaient davantage d'émancipation intellectuelle – et rencontraient de ce fait la méfiance des premiers.

Cette cohérence théorique de l'ouvrage détermine le traitement de tous les aspects traités dans les diverses contributions. L'ambivalence (déjà perçue à l'époque, comme le montre A. SZANTÁY) caractérise tous les domaines. H. STEKEL montre combien le concept de «Bürgerlichkeit» est difficile à cerner avec précision. Tandis que se défait la société traditionnelle des «Stände», les aspirations à l'intégration politique ne pouvaient se concevoir en dehors du statut de sujet, le seul qui permît une relative égalité de traitement de populations aussi hétérogènes. L'intégration économique (Ch. DIRNINGER) est à la fois émancipatrice (pour des raisons d'efficacité) et fonctionnelle (pour des raisons politiques: il s'agit de former un «citoyen intégré» [*Staatsbürger* et non *Bürger*, c'est-à-dire plus un «ressortissant» qu'un «citoyen» au sens politique]). C'est dans le domaine du droit que l'ambivalence est le mieux perceptible. G. KOCHER montre le louvoiement permanent des réformes de la législation entre idéal et pratique: si le programme «éclairé» vise à un certain nivellement unificateur, la mise en pratique impose de tenir compte des diversités juridiques. Dans le domaine pénal (G. AMMERER), les idéaux de l'*Aufklärung* sont enfermés dans une ambivalence visant à concilier un certain humanitarisme (modéré, à vrai dire) et le souci d'imposer à tous le respect d'une loi unique, c'est-à-dire des normes édictées par le souverain.

Joseph II a été longtemps représenté comme l'auteur de réformes hardies en matière de religion. P. HERRSCHE montre avec une grande perspicacité que le résultat a été plutôt paradoxal: le désordre qui a présidé à leur mise en œuvre s'explique, selon lui, par le souci du

souverain de soumettre la religion à l'Etat, ce qui lui a valu l'accusation d'hérésie, entendons de protestantisme. Si une certaine tolérance y trouvait son compte, les schémas théologiques traditionnels sur l'autorité temporelle ont été non détruits, mais confortés. Une étude de E. GARMS-CORNIDÈS sur le pape Benoît XIV, tout en dépassant le simple cadre de l'Autriche, élargit le concept d'ambivalence en l'appliquant à la tête même de la chrétienté catholique: ce pape fut-il un »souverain philosophe«, comme le pensèrent beaucoup de ses contemporains? Tout en se méfiant des visions et autres miracles requis pour une canonisation, ou en acceptant des compromis avec Vienne sur les problèmes de juridiction posés dans les possessions italiennes des Habsbourg, il ne céda rien sur les positions fondamentales du catholicisme, aussi bien sa prétention à superviser les actes du pouvoir temporel que son hostilité aux protestants (qu'il appelle toujours *eretici*). En fait, il fut à la fois un »ultramontain philosophe« et un »réactionnaire éclairé«. Ce sont surtout les juifs qui se firent les propagandistes du joséphisme, qui leur donnait à la fois une plus grande liberté confessionnelle et dont les tendances centralisatrices ne pouvaient que soutenir l'aspiration de beaucoup d'entre eux à l'assimilation, comme le montre l'exemple de Herz Homberg, élève et ami de Mendelssohn (H. TEUFEL).

La dernière partie est consacrée aux positions des intellectuels face au »modèle éclairé« autrichien. W. BAUM retrace les vains efforts de Pestalozzi pour être appelé à Vienne. P. MELICHAR examine le rapport des intellectuels au problème de la liberté et met en lumière l'ambivalence d'un discours marqué à la fois par l'idéal et par la peur de l'anarchie. Il étend sa réflexion aux années de guerres contre la Révolution et Napoléon, dont il analyse les répercussions sur le nationalisme autrichien. La dernière partie de sa contribution évoque la défaite des espoirs de 1848. Une étude a pour thème le traitement de l'absolutisme dans la satire (E. BEUTNER). L'éloge outré, voire caricatural de Joseph II souverain »éclairé« pouvait constituer l'élément majeur d'une stratégie de non-dit valant condamnation de l'absolutisme monarchique. L'ouvrage se termine par une réflexion sur la notion de »jacobinisme allemand«, que M. NEUGEBAUER-WÖLK situe dans des perspectives nouvelles, propres sans doute à susciter de nouveaux débats sur cette vieille question. Elle déconnecte cette expression des approches traditionnelles, qui avaient pour centre une comparaison avec le jacobinisme français, pour la conceptualiser à partir d'une réflexion sur un processus de politisation.

Si le volume, au total, n'apporte rien qu'on ne sût déjà sur le contenu même de l'*Aufklärung*, il analyse les conditions (au vrai assez acrobatiques) de sa mise en œuvre dans un Etat plus tourné vers l'espace danubien que vers le Rhin et la Baltique. En ce sens, il est absolument neuf et il faut espérer qu'il suscitera des prolongements dans la recherche.

Pierre-André BOIS, Reims

Pierre-Yves BEAUREPAIRE, La République universelle des francs-maçons. De Newton à Metternich, Rennes (Editions Ouest-France) 1999, 201 S. (De mémoire d'homme: l'histoire).

In diesem lesenswerten Buch geht es um die universelle Republikvorstellung der Freimaurer im Zeitraum von Newton bis Metternich. Das Thema ist aus historischer Perspektive von einiger Bedeutung für die Forschung, weil bereits in der Freimaurerei des 17. und 18. Jhs. republikanische Ideen (im Verständnis vor der Französischen Revolution) entwickelt wurden und die Logen selbst mit ihren Verfassungen eine republikanische Welt im Mikrokosmos darstellen. Aus der Sicht des Makrokosmos sind vor allem die weltumspannende Bruderkette und der »Bau am Tempel der allgemeinen Menschenliebe« von entscheidender Relevanz. Unter universeller Republik versteht der Verfasser eine weltumspannende Utopie auf harmonischer Kommunikation. Man kann dieser Definition durchaus zustimmen, wiewohl der Begriff auch noch andere wichtige Sachverhalte umfaßt.